

L'ŒCUMÉNISME À BRAS OUVERTS

MAURICE ZUNDEL

(Par Marc Donzé)

Préambule

Merci à Anne Deshusses et Blaise Menu qui m'ont invité à parler, lors de cette assemblée de l'AOT, de l'œcuménisme dans la pensée et la biographie de Maurice Zundel. J'en suis très touché, car je commençais ici, à la Jonction, mon ministère de tout jeune prêtre et, dès la première volée de l'AOT en 1973, j'avais été invité à animer un groupe de réflexion. Ce fut une expérience magnifique, tant la réflexion dans ce groupe était exigeante, stimulante et fraternelle. J'en garde aujourd'hui encore un souvenir reconnaissant.

Pourquoi Maurice Zundel ?

Maurice Zundel est un prêtre catholique romain, né à Neuchâtel en 1897, mort à Lausanne en 1975. Même s'il n'est pas très connu, il est l'un des grands auteurs spirituels du XX^e siècle. « Une sorte de génie, avec des fulgurations », disait de lui le pape Paul VI, qui était son ami. Son œuvre, qui comprend 20 livres et un bon nombre d'articles, appartient à la fois à la mystique, la philosophie et la théologie. Elle est originale et souvent décapante, car elle n'est pas le fait d'un pur universitaire, même si elle comprend de grandes exigences intellectuelles ; elle s'origine bien plutôt dans son expérience existentielle, dans sa vie intérieure. C'est la voix de son cœur et de son esprit qui s'exprime, mais en dialogue avec tout ce qui fait la grandeur de l'aventure humaine dans l'ordre de la connaissance et dans l'ordre de l'amour.

Son chemin de vie l'a conduit à vivre des expériences œcuméniques nombreuses et variées, comme on le verra, et l'a incité à une réflexion profonde, ouverte, généreuse et exigeante sur la trajectoire au service de l'unité.

Pour moi, c'est aussi une manière d'exprimer mes réflexions, mes convictions et mes questions au travers d'un récit.

Un questionnement théologique qui engage

Voici ce que Zundel dit lors d'une conférence donnée à Paris en 1973.

« Il n'y a aucun doute que, depuis une vingtaine d'années (c'est-à-dire en 1950), un rapprochement considérable s'est accompli, au moins sur le plan affectif et il y a, entre les différents groupes de la chrétienté, des liens parfois d'amitié et de fraternité qui sont très sincères¹ ».

« Alors, n'allons pas imaginer que l'œcuménisme puisse se réduire à quelques échanges entre gens qui demeurent chacun devant sa position. Nous ne pouvons

¹ Conférence donnée au Cénacle de Paris le 21 janvier 1973.

concevoir l'œcuménisme que par un engagement formidable qui va jusqu'à la racine de notre être². »

Réflexion très caractéristique de Maurice Zundel. En homme accueillant, il se réjouit du progrès de la fraternité entre les chrétiens. Il souligne surtout le progrès affectif, c'est-à-dire l'estime, voire l'amitié réciproques qui grandissent. Mais, tout de suite, il exprime le vœu que cela aille beaucoup plus loin. L'œcuménisme ne peut pas être simplement une sorte de pacte de non-agression entre les groupes chrétiens, sur fond de respect et d'estime ; il ne peut pas non plus se contenter de discussions théologiques laborieuses, même si elles sont utiles et nécessaires. Pour lui, l'œcuménisme engage l'entier de la personne et l'entier des communautés, car l'enjeu, c'est d'aller vers l'unité dans la fidélité engagée, aimante, lumineuse à Jésus-Christ.

Il l'exprime clairement dans une conférence donnée à Paris en 1973.

« Est-ce que le problème a été pris jusqu'à sa racine ? Est-ce qu'il n'y a pas eu parfois trop de souci de trouver un commun dénominateur, en rabotant plus ou moins les différentes doctrines pour que les différences n'apparaissent pas comme trop insurmontables ? Toujours est-il que le problème est posé et qu'il nous invite nous-mêmes à retourner au fondement de l'œcuménisme qui est la personne de Jésus-Christ.³ »

Et il ajoute :

« De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que Jésus veut que nous sachions ? Sur quoi devons-nous tomber d'accord ? Quel est le centre de notre confession de foi ? Quelle est la vérité à laquelle nous avons tous à nous rallier, qui doit devenir le jour de notre esprit et qui doit cimenter notre unité, faire de tous les chrétiens un seul corps dans la présence du Christ ?⁴ »

Son propos œcuménique, dès lors, est coloré par les exigences que le mystère du Christ nous invite à vivre. Plus encore, son propos se fait en quelque sorte « mystique », car, à la base de l'œcuménisme, doit se trouver l'engagement existentiel de la personne en Christ. Sans cet engagement, l'œcuménisme pourrait n'être que bavardages.

Expérience

Dans sa trajectoire de chrétien et de prêtre, Zundel a vécu avec passion cet engagement en Christ. Et les aléas de sa vie l'ont conduit à vivre bon nombre d'expériences avec des chrétiens de diverses confessions, et même, lors de son temps au Caire pendant la guerre de 1939-45, avec des frères et sœurs musulmans.

Il importe ici de souligner l'importance de la rencontre concrète avec des personnes et des communautés diverses. En un mot, « l'œcuménisme est une expérience ». Autrement dit, la rencontre de l'autre, comme autre et comme frère, est indispensable pour entamer une route d'estime, de réconciliation, d'unité.

² D'une homélie lors du dimanche de l'unité en 1972, publiée dans *Ta Parole comme une source*, p. 140.

³ Conférence donnée au Cénacle de Paris en 1973.

⁴ *Ibidem*.

Quand des instances d'Église font des déclarations, émettent des règles sur l'œcuménisme sans qu'il y ait à la base cette expérience de rencontre, elles manquent leur cible, elles font preuve de maladresse, elles ne tiennent pas compte de l'histoire. Très concrètement, l'approche de l'œcuménisme est bien différente dans un pays, où catholiques et protestants se fréquentent tous les jours, comme ici à Genève, que dans un pays où une confession est très majoritaire, comme à Rome ou à Stockholm.

Neuchâtel

Le petit Zundel a grandi à Neuchâtel au tout début du XXe siècle. A cette époque, la petite ville était très huguenote ; les catholiques y étaient rares.

Maurice avait une grand-mère protestante, qui avait une foi personnelle et qui vivait l'Évangile, en portant le souci des pauvres. D'elle, il disait qu'elle avait une foi vivante – et non pas seulement une foi sociologique – et il avait pour elle un grand respect.

A l'école, il était souvent le seul catholique. Mais il s'est toujours senti respecté par ses camarades, dont Jean Piaget, le futur psychologue, avec qui il avait fondé une « Club des amis de la nature », qui se livrait à des explorations naturalistes.

Avec un de ses camarades précisément, il vécut une expérience qui compta beaucoup dans sa vision de l'œcuménisme. Voici comment il en fait le récit

« Quand j'avais quinze ans environ, un de mes camarades, un peu plus âgé que moi, me posa cette question : « Est-ce que tu connais le Sermon sur la Montagne ? » Je dus lui répondre : « Non ». (Il faut noter qu'à l'époque, le catéchisme catholique était très peu biblique). Et il commença à me lire le Sermon sur la Montagne et je reconnus aussitôt que j'avais déjà emprunté et récité ces paroles, mais ça ne m'avait jamais frappé ! Et tout d'un coup, à la lecture de mon camarade, ces paroles du Christ : « Bienheureux les pauvres selon l'esprit... Bienheureux les pacifiques... Bienheureux les cœurs purs... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice... » (Mt 5)... Ces paroles devenaient vivantes : il y avait Quelqu'un, Jésus-Christ. Quelqu'un qui était vivant, Quelqu'un qui était parmi nous, Quelqu'un qui nous appelait, Quelqu'un qui nous parlait un langage immédiat, intelligible, généreux, merveilleux... Jésus-Christ ! Ce n'était donc plus un personnage lointain, d'une histoire révolue depuis deux mille ans, c'était Quelqu'un qui était présent, dont la voix était passionnément humaine, dont le message me pénétrait jusqu'au fond de l'être.

Je n'ai jamais oublié cette rencontre. Je n'ai jamais entendu lire l'Évangile sur ce ton. C'était une révélation et la rencontre avec le Seigneur vivant. Il fallait une voix humaine. Il fallait cet enthousiasme d'un jeune homme qui avait découvert personnellement ces trésors confiés à tous les hommes et cachés au fond de nos cœurs. Il fallait ce témoignage d'une présence humaine pour me rendre sensible un message éternel, un message unique, un message infiniment profond : la présence de la Vie de notre vie. C'est ainsi qu'un jeune protestant a été pour moi le contact initial le plus intime avec le Seigneur⁵. »

⁵ D'une autre homélie lors du dimanche de l'unité en 1972, publiée dans *Ta Parole comme une source*, p. 135.

Trois éléments peuvent être soulignés à partir de cet événement. D'abord, la rencontre avec la Sainte Écriture, dont il n'est pas inutile de souligner qu'à cette époque, les catholiques l'apprirent en bonne partie de leurs frères et sœurs protestants. Donc, dès 1911, Zundel acquit la conviction expérientielle, que les différentes confessions chrétiennes peuvent s'enrichir les unes les autres.

Mais la Sainte Écriture est une Parole vivante et non pas seulement un livre. C'est pourquoi, il est important qu'elle soit portée par un vivant. En ce sens, la conviction du camarade de Zundel est capitale, car c'est elle qui permet qu'une parole lue en passant devienne d'un coup une parole qui illumine et qui transforme. N'est-ce pas la tâche des chrétiens et de l'Église d'être les porteurs vivants de cette Parole.

Au cœur de l'Écriture, au-delà au-dedans des mots, il y a la Présence de Dieu, la Présence du Christ. C'est pourquoi, dans le fond, l'accès vivifiant à la Parole médiatise une rencontre entre celui qui la reçoit et Dieu. C'est dans cette ferveur qu'elle en reçoit toute sa lumière. Pour Zundel donc, toute lecture de la Parole est engagée ; toute lecture de la Parole est un chemin de la rencontre avec l'Amour de Dieu.

« Extra ecclesiam nulla salus »

En 1918, à l'instigation de ses camarades protestants, Zundel est invité par la société des Belles-Lettres à donner une conférence sur un thème délicat, pour ne pas dire scabreux : « Hors de l'Église, pas de salut ». Il avait alors 21 ans, il était séminariste, étudiant en théologie. Il eut l'audace de relever le défi. Je peux imaginer qu'on l'attendait au tournant, car l'interprétation de cette parole était alors très restrictive dans l'Église catholique.

Voici ce qu'entre autres, Zundel exprima (il faut bien sûr faire la part du langage de l'époque).

« L'Église répète à l'humanité tout entière les paroles bénies qui saluèrent l'entrée du Messie dans le monde : « Paix aux hommes de bonne volonté ».

Avec un minimum de croyances explicites, sans lesquelles la vie religieuse serait impossible, les âmes loyales, les âmes qui sont décidées à faire tout ce que Dieu demandera d'elles, acquièrent infailliblement la ressemblance divine, elles sont vivifiées par la grâce sanctifiante qui est l'âme de l'Église. Et si par malheur certains hommes sont placés pour un temps dans des conditions si défavorables qu'aucune lueur de révélation n'a pu leur parvenir, si des cœurs d'enfants ont été déshérités pour n'avoir jamais appris à tressaillir au nom de Dieu, il faut espérer encore. Ces infirmes du monde surnaturel peuvent être rendus à la santé s'ils observent la loi naturelle, s'ils sont fidèles à la voix de leur conscience, s'ils sont dociles aux bonnes pensées et aux bons mouvements que Dieu ne manquera pas de traduire en eux, ils arriveront un jour à une connaissance de la vérité suffisante pour la justification⁶. »

Quelle remarquable ouverture pour l'époque ! Zundel souligne d'abord que la promesse de Dieu est universelle ; elle n'est donc pas réservée à une catégorie socio-religieuse particulière. Ensuite, il affirme que l'accès au salut, ou à la communion avec Dieu, est possible pour tous ceux qui vivent de l'Évangile. Et Zundel va plus loin encore. Il pense de tout son cœur que tous les hommes qui suivent l'inspiration de l'Esprit dans leur

⁶ D'une conférence sur « Hors de l'Église, pas de salut », donnée à Neuchâtel en 1918.

conscience – que l'Esprit soit reconnu explicitement ou non – peuvent accéder à la justice de Dieu.

L'ouverture était si remarquable qu'un chroniqueur protestant, relatant la conférence, écrivit : « on nous a envoyé un cheval de Troie catholique ». La méfiance n'est jamais loin, quand quelqu'un fait ouverture de générosité et de pensée.

Donc, dès son plus jeune âge, pour Zundel, il n'y a pas d'œcuménisme sans une ouverture universelle, sans une annonce de l'amitié de Dieu pour tous les hommes, quelque connaissance qu'ils peuvent avoir de lui. L'Évangile est sans frontières ; il ne saurait être le pré carré de quelques-uns.

Angleterre

En avance de bien des idées et de bien des pratiques dans son Église, alors très fermée à la suite de la crise moderniste, Zundel dut vivre quelques années d'exil et d'itinérance qui le menèrent à Charenton, à Paris, à Londres, à Neuilly, et enfin au Caire pendant la guerre de 1939-45. Voici ce qu'il dit de son temps en Angleterre, de 1929 à 1931.

« Pendant mon temps à Londres, j'ai fait aussi une foule de connaissances, spécialement avec l'Église Anglicane. Un ministre, Finas Finton, me donna sa carte moyennant quoi je pouvais aller partout pour les cérémonies et les réunions anglicanes. Cet homme a vraiment été fraternel pour moi. C'est chez lui que j'ai rencontré des évêques anglicans et aussi le fondateur de la semaine de l'Unité. J'assistais à presque tous les offices chez lui et souvent je me rendais à Westminster Abbey et St Paul's Cathedral⁷. »

Pour la dynamique œcuménique, nous pouvons souligner la richesse des rencontres personnelles, l'importance de la prière commune, ainsi que de la connaissance vécue des traditions liturgiques de l'autre confession. Car, comme dit l'adage, *lex orandi, lex credendi* ; on apprend donc beaucoup sur les chemins de foi à travers la prière des autres.

Le Caire

Au Caire, de 1939 à 1945, Zundel eut l'occasion de participer à différents visages de l'Église catholique : les rites melkite, copte, grec-catholique. Il fraternisa avec l'Église orthodoxe en ses diverses facettes. Il rencontra, dans un esprit fraternel, les musulmans, ce qui aura de l'importance dans sa vision de l'œcuménisme, comme on le verra.

Il put se réjouir de rapprochements œcuméniques concrets, lors de séjours ultérieurs au Caire. Voici son récit.

« Trois cérémonies ont eu lieu dernièrement (1959), en Egypte, qui ont marqué un grand pas en vue de l'Union des Églises. D'abord, une grande réunion à Alexandrie où toutes les Communautés chrétiennes ont pris part et un représentant de chacune a pris la parole. Tous ceux qui y ont assisté ont rendu compte de la ferveur de tous les chrétiens présents qui se sont sentis une âme, un sentiment fraternel exprimé et retrouvé. C'était comme une fête.

⁷ D'une conférence donnée au Carmel de Matarieh, Le Caire en 1969.

La seconde cérémonie fut le sacre du Patriarche Orthodoxe, où le Nonce était officiellement présent et toute la hiérarchie catholique représentée. Que cela ait eu lieu, c'est quelque chose d'énorme !

Et la troisième Union en question fut le sacre de Monseigneur Hubert (24 mai 1959) avec la participation officielle des dignitaires orthodoxes qui ont béni et officié comme Evêques et reçu le Baiser de Paix⁸. »

De ces événements, il en conclut que « les gestes de la vie ont souvent plus d'importance que toutes les discussions. (...) Quand on ne se livre pas à des discussions verbales, il y a dans le mouvement de la vie des possibilités de rencontre ». Autrement dit, pour Zundel, les rencontres ont plus d'importance que les discussions ; elles permettent plus de progrès vers l'unité que les palabres théologiques, même si ces dernières sont utiles, voire nécessaires. Mais il se trouve qu'elles sont plus fraternelles et plus fécondes, quand il y a eu au préalable une rencontre.

Ce rapprochement fraternel entre orthodoxes et catholiques est un grand progrès en 1959. « Il y a très peu d'années, Rome était extrêmement réservée. Il y a, à présent, changement de climat. Le Pape actuel (Jean XXIII) veut faire le maximum pour effacer les séparations. Ces gestes qui se sont inscrits sur ce territoire ont une portée immense. Nous sentons, à présent, que la question orthodoxe ne se pose plus, parce qu'eux et nous, jouons le même jeu, courons les mêmes risques. » L'œcuménisme alors détermine une mission commune, d'autant plus nécessaire dans une terre comme l'Égypte : « Il s'agit d'être les témoins d'une même Présence ». C'est aujourd'hui partout nécessaire de devenir les témoins vivants de la Présence de l'Amour de Dieu infiniment offert.

Mais Zundel veut aller encore plus loin. L'ouverture fraternelle devient pour lui inter-religieuse et universelle, parce que la bénédiction de Dieu est pour tous les hommes de bonne volonté. « Cela vaut aussi bien des Musulmans, des Bouddhistes et de toutes les autres religions, cela vaut pour les athées, pour tous ceux qui appartiennent à l'espèce humaine. Il est absolument nécessaire d'élargir notre vision. Nous devons faire le même pas à l'égard des âmes qui ne sont pas chrétiennes, à l'égard des musulmans. Nous sommes arrêtés par les difficultés que l'on fait aux chrétiens qui ne sont pas égyptiens d'origine et de religion majoritaire. On est tenté, en raison de cette qualité de minoritaire, de voir les musulmans comme les majoritaires qui peuvent nous écraser... Même si des discriminations ont réellement lieu, il est impossible d'être chrétien et d'admettre que le Christianisme est le monopole des chrétiens. S'il en est ainsi, notre Dieu est un faux Dieu et une idole. »

On retrouve ici ce qu'il disait déjà en 1918, quand il évoquait la parole liée à la naissance du Christ : « paix à tous les hommes que Dieu aime ». Cette ouverture n'est pas spontanée, elle peut être difficile, elle peut même devenir héroïque parfois dans des situations où les chrétiens sont menacés. Mais il y a dans la conviction de Zundel le même élan que celui qui poussa saint François d'Assise à aller à la rencontre du sultan à Damiette, rencontre de paix, rencontre à mains nues, rencontre fraternelle. Ne faut-il pas

⁸ D'une conférence donnée au Caire en 1959.

entendre fortement cette claire parole : « le christianisme ne peut pas être le monopole des chrétiens » ?

Vatican II (1962-1965)

De 1962 à 1965 se tint le Concile de Vatican II. Pour l'Église catholique, ce fut un moment magnifique d'écoute de l'Esprit, d'ouverture, de renouvellement, d'aggiornamento comme aimait à dire le pape Jean XXIII. Tout ne fut pas parfait, certes, et le chemin est encore long. Qu'il soit fait d'accueil, d'écoute, de fraternité, de conversion. *Ecclesia semper reformanda*.

Zundel s'est réjoui des déclarations du Concile, mais, avec son esprit exigeant et lumineux, il savait aussi en marquer les limites, en particulier pour ce qui concerne l'œcuménisme. Voici comment il en parle.

« Vatican II est achevé, ses décrets sont en train d'être publiés : ils nous laissent une impression d'ambiguïté. Ils représentent certainement un immense progrès surtout sur le plan des relations humaines, ce qui est énorme. Il y a eu sur le plan psychologique un effort d'ouverture, de désappropriation, absolument inattendu, disons : miraculeux. Ceci est gagné, ceci est acquis, les changements sont visibles.

Il suffit de mentionner Taizé qui est un immense carrefour où toutes les Églises se rencontrent, Taizé qui était présente à Rome. Il suffit de penser à cette levée d'excommunication entre Rome et Constantinople, il suffit de penser à cette fraternité entre tous ceux qui étaient présents, qu'ils fussent de l'Église romaine ou non ; il suffit de sentir ici même, en Suisse romande, le changement de climat, la fraternité qui s'est installée, le fait qu'on va les uns dans les églises des autres, qu'un pasteur prêche dans une église catholique et un prêtre dans une église protestante. Tout cela est neuf et magnifique⁹. »

En 1964 parut le *Décret sur l'œcuménisme*. Il marque une ouverture, certes, de la part de l'Église catholique. Il reste néanmoins qu'il balance entre deux tendances, dont la tension se ressent dans le texte. Il y a d'une part une grande volonté de dialogue, avec l'espoir qu'il y ait un jour suffisamment d'unité de foi, de théologie, de pratique, pour que tous les chrétiens puissent se retrouver autour de la même table eucharistique. Mais, d'autre part, on trouve l'affirmation ferme que l'Église catholique est la seule à avoir la plénitude des moyens de salut, ce qui sous-entend que les autres Églises sont en manque de certains sacrements ou de certaines structures apostoliques. On n'est donc pas encore dans la perspective d'une convergence de tous vers la vie en Christ, d'une montée progressive de tous vers la Lumière, qui fera grandir l'unité.

La question critique de Zundel porte encore plus loin... et elle concerne tous les documents de Vatican II.

« Il reste cependant que la question fondamentale n'a pas été posée, ni sur le plan de l'Église romaine, ni sur le plan d'aucune autre Église : de quel Dieu parlons-nous ? Est-ce que nous parlons toujours du Roi des rois ? du Pantocrator ? du Dominateur ? du Souverain des souverains ? ou parlons-nous du Dieu pauvre ? du

⁹ D'une conférence donnée au Cénacle de Genève le 6 février 1966.

Dieu désapproprié ? » Finalement, tout se joue autour de la réponse à cette question. Si Dieu est le Pantocrator, sur lequel nous appuyons nos rites, nos possessions, nos privilèges, voire notre théologie, nous pensons avoir légitimité de défendre ce qui nous appartient, fût-ce contre les autres. Mais, si Dieu est pauvre, non pas du tout au sens où il lui manquerait quelque chose, mais au sens où il est tout Don, tout Amour, toute Lumière, notre légitimité devient celle du partage, de l'accueil, de la recherche commune... Alors, même si le chemin est long et laborieux, la dynamique en est tout autre : il devient possible de passer de la défensive au partage. »

Et Zundel poursuit :

« Tout le problème est là et l'ambiguïté de Vatican II, comme d'ailleurs de tout l'œcuménisme, avec tout ce qu'il comporte de positif, de générosité, de dépouillement dans l'ordre psychologique - ce qui fait l'ambiguïté de toutes ces situations, c'est qu'on n'a pas encore avoué le Dieu chrétien. On est encore tiraillé entre un Dieu hérité de l'Antiquité, entre un Dieu du Vieux Testament, entre un Dieu constantinien et pharaonique, entre un Dieu médiéval ligoté par une philosophie, entre un Dieu patron, entre un Dieu paternaliste et ce Dieu qui est dans la vision paulinienne de la Seconde aux Corinthiens (je vous ai fiancés à un époux unique) - et de la Première déjà dans le fameux 13^{ème} chapitre - un Dieu nuptial, un Dieu qui contracte avec nous un mariage d'amour, un Dieu qui ne veut plus être situé dans une catégorie de maître et de pouvoir, mais qui ne peut être conçu que dans une catégorie de Personne et d'Amour¹⁰ ».

Donc, il faut avoir le courage de se poser la question : de quel Dieu vivons-nous ? Car, de la réponse à cette question va dépendre tout l'esprit du cheminement œcuménique. Et cette question, en christianisme, nous sommes appelés à la poser en Jésus-Christ, de qui nous vient la révélation plénière de Dieu tout Amour, toute Miséricorde, toute Lumière, et dans ce sens-là, source de l'unité en croissance.

Zundel le dit avec une clarté passionnée.

« Est-ce que le Christianisme pour nous, c'est la Présence de Jésus-Christ ? Est-ce que le Christianisme est une philosophie, une vision du monde, un système de pensée, une politique, une sociologie ou bien est-ce qu'il est, tout simplement, Jésus-Christ ? Est-ce que le Christianisme est une Présence ? Est-ce que le Christianisme est cette présence de Jésus en nous ? Est-ce que le Christianisme est, justement, cette désappropriation divine installée, établie, enracinée en nous et vécue par nous ?¹¹ »

Quelle fidélité ?

Mais l'abbé est bien conscient qu'une question aussi profonde, aussi radicale, aussi engagée peut provoquer des tensions, en particulier chez les personnes en responsabilité ecclésiale et dans les institutions d'Église. Il l'exprime dans une phrase très ramassée, comme il en a le secret, mais dont la compréhension n'est pas facile : « nous n'avons pas (encore) quitté le monde de l'objet pour entrer dans le domaine de la

¹⁰ *Ibidem.*

¹¹ *Ibidem.*

personne ». Le monde de l'objet, ce sont des rites, des livres, des interprétations de la Bible, des définitions dogmatiques, des sacrements, des structures ecclésiales et hiérarchiques. Tout cela est utile, précieux même. Tout cela balise et structure la vie du chrétien et la vie de l'Église. Mais, pour important que cela soit, ce n'est pas absolu. Il n'est donc pas impensable d'en revisiter et d'en reconfigurer certains aspects pour aller vers l'unité. Car l'unité, pour Zundel, est du domaine de la personne. Qu'est-ce à dire ? L'essentiel, c'est la rencontre intime de la personne avec le Dieu d'Amour (cf. saint Augustin : je te cherchais dehors... et tu étais dedans). C'est aussi la rencontre de toutes les personnes par la profondeur du cœur, à partir de cette intimité avec Dieu. C'est encore la mise en œuvre de cette rencontre au service de tous les hommes, dans l'engagement de la charité.

Le monde de l'objet devrait donc être au service du monde de la personne. Mais combien c'est difficile, Zundel en est conscient. Il y a souvent des conflits de loyauté entre la tradition que l'on croit devoir tenir comme un absolu (ou presque) et l'ouverture universelle que la Présence en nous du Dieu d'Amour suscite.

Voici comment l'abbé évoque ces tensions, avec clarté, avec vigueur, avec ironie parfois.

« Et voilà, justement, sur quoi l'on hésite encore : nous n'avons pas quitté le monde de l'objet pour entrer dans le domaine de la personne. Et on le voit bien aux résistances de toutes les Églises - à commencer par l'Église romaine - à toutes les résistances que l'on tait, d'ailleurs, lorsqu'on participe à une prière commune, avec raison, mais finalement, lorsqu'on rentre chez soi, chacun pense : « Oui, nous pouvons aller jusque-là, mais pas plus loin ».

Pourquoi ? Parce que nous sommes liés à la Bible, à la Tradition, à notre histoire, parce qu'enfin nous sommes nous-mêmes et que nous ne pouvons pas indéfiniment devenir les autres... et ces résistances de tous les côtés, il faut les comprendre dans leur hauteur ! Il ne s'agit pas uniquement de frontières passionnelles, d'étroitesse d'esprit et de cœur, il s'agit aussi - et surtout et d'abord et parfois exclusivement - d'une fidélité que l'on croit devoir garder à une position que l'on considère comme divine.

Il est difficile de lire la première encyclique du Pape Paul VI, *Ecclesiam suam*, sans éprouver un malaise. *Ecclesiam suam*, c'est l'invitation la plus brûlante, la plus passionnée au dialogue. Mais, quand on examine les paliers de l'encyclique, nous offrons le dialogue aux communistes - oui, mais bien sûr, nous répudions l'athéisme, etc. Nous offrons le dialogue aux non-chrétiens, mais bien sûr nous ne cesserons pas d'affirmer la nécessité de Jésus-Christ. Nous offrons le dialogue à nos frères chrétiens non catholiques, mais bien sûr, nous ne cesserons de proclamer la nécessité de Pierre. Et, finalement, tous ces cercles qui vont en s'élargissant, en s'éloignant de Rome, gravitent pourtant autour de Rome, autour de la primauté de Pierre, parce que c'est là l'institution divine et qu'on ne peut pas demander moins à un souverain pontife que de croire à la primauté de Pierre dont il occupe la chaire.

Et, sans aucun orgueil, sans aucune étroitesse de cœur ou d'esprit - en toute bonne foi et avec une volonté passionnée de dialogue - on rend le dialogue pratiquement inefficace. Parce que, s'il est entendu que vous m'acceptez, moi communiste, mais

que, déjà, d'avance, vous condamnez mon athéisme ; si vous m'acceptez, moi non-chrétien, bouddhiste ou shintoïste, mais si, d'avance, le Christ est nécessaire dans votre affirmation ; si vous m'accueillez, moi orthodoxe ou protestant, mais que, d'avance, vous ne pouvez pas imaginer l'Église sans la primauté de Pierre, le dialogue est déjà impossible puisque, finalement, il n'y a qu'une position, c'est la vôtre !¹² »

« Je ne dis pas qu'il en puisse être autrement : je n'en sais rien, je ne veux pas me prononcer là-dessus pour l'instant. Ce que je veux dire, c'est qu'une telle position est certainement, dans l'esprit du Pape, une position de fidélité.

(...) Si l'orthodoxie est fidèle aux sept premiers Conciles, aux sept Conciles comme aux sept Sacrements, c'est une position de fidélité. Si les protestants sont fidèles à la Bible, c'est une position de fidélité. Et chacun, parce qu'il croit qu'il doit être fidèle, est disposé à aller aussi loin que possible, mais non pas de trahir ce qu'il considère comme un dépôt divin.

C'est pourquoi cette avance énorme sur le plan psychologique trouve finalement un obstacle - émouvant de tous les côtés - au nom d'une fidélité à laquelle on ne peut pas renoncer sans avoir l'impression de trahir¹³. »

Bien sûr, il ne s'agit pas de trahir, mais d'approfondir encore et encore dans la lumière de la rencontre infinie avec Dieu et avec tous les frères et sœurs en christianisme... et, on le verra, avec tous les frères et sœurs en humanité. Non pas abolir, mais accomplir, comme disait déjà Jésus dans le sermon sur la montagne.

La mission de l'Église

Qu'est-ce alors que la mission de l'Église, si l'on consent à la dynamique du monde de la personne ? Elle ne saurait se limiter à apporter un catéchisme, des rites, des structures. Elle va avoir pour centre le respect de la personne, l'écoute des personnes, le cheminement avec les personnes dans la liberté et la lumière.

« Mais tandis que l'œcuménisme se stimule lui-même, en vue précisément de la mission, le monde contemporain nous oblige à rénover toutes nos conceptions sur la mission dont nous avons dans l'esprit comme une image d'Épinal qui nous représente le missionnaire comme quelqu'un qui va chez les sauvages, qui leur apporte la civilisation, la culture, le savoir-vivre et le catéchisme par-dessus le marché, enfin, qui leur apporte tout parce qu'ils « n'ont rien ». (...) Cette image d'Épinal n'a plus cours aujourd'hui, parce que justement les peuples sauvages ne sont pas plus sauvages que nous, et parce que nous les avons scandalisés au dernier degré en nous payant le luxe, en 25 ans, de deux guerres mondiales.

Nous leur avons démontré que l'Europe, qui prétendait détenir les secrets de la sagesse, et qui avait certainement, du point de vue technique une avance formidable et merveilleuse, que cette Europe était pourrie par l'intérieur, qu'elle était incapable de se soutenir elle-même, et qu'elle était contrainte - ô honte suprême ! - de faire

¹² *Ibidem.*

¹³ *Ibidem.*

appel, contre des frères ennemis, à des peuples étrangers, à des peuples de couleur, précisément à ces peuples auxquels l'Europe prétendait apporter une civilisation.

Et comme l'Europe a été identifiée avec le christianisme ou le christianisme avec l'Europe, le christianisme est en train de pâtir de la manière la plus grave de ce discrédit que nous avons jeté sur nous-même.

S'il est donc désormais impossible d'aller en mission sous couleur de défricher des terres incultes, d'apporter une civilisation irremplaçable et une religion qui se fonderait sur un sol ingrat qu'aucune espèce de vie spirituelle n'aurait encore fécondé, c'est à la suite d'une erreur profonde. Il s'agit désormais de nous confronter avec les réalités, en songeant que tous les peuples qui accèdent ou qui ont accédé récemment à leur indépendance, ont vis-à-vis de nous, maintenant, un complexe de supériorité.

Ils ne nous sollicitent plus comme des pédagogues souhaités et attendus pour leur apporter la culture et la sagesse. Ils nous tiennent en suspicion et ils désirent nous voir les talons, beaucoup plus que de nous voir en possession de leur territoire.

J'ai entendu à Khartoum, le printemps dernier (=1971), le président du Sénégal, Léopold Senghor, un homme cultivé des pieds à la tête, parlant le français le plus pur, agrégé de l'Université, et que ses seuls mérites, car il est chrétien, c'est-à-dire appartenant à une faible minorité dans son pays, que ses seuls mérites ont porté au pouvoir. Un pouvoir d'ailleurs qu'il ne désire nullement garder, et qui lui a été conservé uniquement grâce à son rayonnement personnel, reconnu par tous. Ce grand poète noir nous parlait de la négritude comme d'un humanisme.

Les Noirs, maintenant, et par la bouche d'un de leurs hommes les plus éminents, en face d'une race qui croyait avoir le monopole de la civilisation, rendent désormais témoignage à un humanisme autochtone, un humanisme qui a grandi sur leur propre sol, et qui non seulement ne nous doit rien, mais qui est parfaitement capable de nous enrichir.

Dans ces conditions, la mission doit prendre un visage tout à fait neuf, et pour employer une image que vous allez comprendre très aisément, désormais, l'Église missionnaire doit devenir une Église du silence.

Il ne s'agit plus de prêcher le Christ à des païens fétichistes, censés n'avoir aucune vie spirituelle. Il s'agit de se mettre au service des hommes, et de justifier notre présence par les services que nous serons capables de rendre, dans la mesure d'ailleurs, où ils seront acceptés¹⁴. »

L'exemple par excellence, pour Zundel, c'est Albert Schweitzer, qui, fondant un hôpital, a pris soin des personnes. N'est-ce pas la meilleure annonce, en acte de générosité toujours, en silence souvent, en parole parfois, mais sans prosélytisme ?

¹⁴ D'une autre homélie lors du dimanche de l'unité en 1972, publiée dans *Ta Parole comme une source*, p. 154.

« Et voilà, le dernier mot de l'œcuménisme dans l'Église, c'est cela : laisser transparaître Dieu, sans rien dire, vivre l'agenouillement du Lavement des pieds à l'égard des plus conscients, sans aucune espèce d'attitude préconçue, vivre au milieu des autres la joie de notre humanité, sachant qu'en Dieu elle trouve son fondement, sa noblesse, sa grandeur, et son éternité, et que tout ce qui nous est demandé c'est de rendre la vie plus belle, et les autres plus heureux¹⁵ ».

Et, ce faisant, Dieu transparaît à travers notre présence et notre action.

La structure personnelle du Christ

Que de vastes perspectives, pourrait-on dire ! Certes. Mais Zundel ne se contente pas d'esquisser un projet généreux, voire universel au service de l'unité de l'Église et de la communion de tous les hommes. Il est aussi théologien. Il argumente donc sa pensée avec des considérations théologiques qu'il va puiser tout au fond du mystère du Christ.

Sa démarche me fait penser à celle de saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens, chapitre 12 à 14. Paul part d'un problème pratique : les conflits au sujet des charismes dans la communauté de Corinthe. Pour y répondre, il ne se contente pas d'énumérer des consignes. Il va au cœur du mystère de la charité... et c'est la merveilleuse hymne du chapitre 13. Et c'est à partir de ce centre qu'il va donner des orientations pour réguler les charismes.

Zundel, pour sa part, réfléchit sur tout ce qu'il voit dans les réalisations œcuméniques ; il en perçoit les grandeurs et les (c'est la problématique pratique). Mais il tient à exprimer ce qui pour lui est au cœur de la démarche œcuménique et de la mission de l'Église. Son œcuménisme est éminemment christique, bien plus qu'ecclésial (c'est ce que lui indique le cœur du mystère).

Voici ce qu'il en dit :

« L'œcuménisme n'est pas une marotte, un slogan, une mode. L'œcuménisme relève de l'essence même du christianisme. Ou plutôt il dérive de la structure personnelle même de Jésus-Christ. Il est modelé sur le mot grec : oikouménè, c'est-à-dire toute la terre habitée (comme une maison), de même que catholicisme signifie universalité.

Il est essentiel de contempler les racines même de l'œcuménisme dans la structure personnelle de Jésus-Christ pour prendre conscience que l'œcuménisme fait partie de la structure personnelle de notre vie chrétienne. Mais on ne saurait découvrir les racines de l'œcuménisme dans la structure personnelle de Jésus-Christ sans remonter à la Trinité, c'est-à-dire à la structure personnelle de Dieu lui-même¹⁶. »
Ou, d'une autre manière :

« Il ne s'agit pas de plier les esprits à notre mode de pensée, il s'agit d'apporter à tous les hommes l'espace illimité où ils découvriront leur liberté créatrice. Actuellement, l'œcuménisme tel que nous le vivons, a-t-il ce fondement ? Il peut l'avoir, il doit l'avoir, et nous pouvons toujours commencer, et nous n'hésiterons pas d'ailleurs à le

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ D'une homélie lors du dimanche de l'unité en 1972, publiée dans *Ta Parole comme une source*, p. 140.

faire, dans la mesure où nous prenons conscience qu'il ne s'agit pas d'une mode, d'un slogan, mais de l'essence même du christianisme, de l'essence même du Christ, davantage : de l'essence même de Dieu¹⁷. »

De Dieu, de Jésus-Christ, il faudrait pouvoir parler longuement. Mais je dois me contenter ici de souligner ce qui est le plus central dans la théologie de Maurice Zundel, ce qui détermine sa manière de voir l'œcuménisme, la vie chrétienne, la mission de l'Église.

Dieu est Amour. Dieu est Trinité, éternelle communication d'amour du Père au Fils, du Fils au Père, dans le souffle de l'Esprit. Le Père communique tout au Fils, en ne gardant pour lui que sa relation de paternité, par laquelle il est encore tout relatif à son Fils. Réciproquement, le Fils communique tout au Père, en ne gardant pour lui que sa relation de filiation, par laquelle il est encore tout relatif au Père. Ce flux d'amour est déployé dans le souffle de l'Esprit. Pour Zundel, le Père est tout désapproprié et tout donné dans la respiration trinitaire. De même le Fils. De même l'Esprit. C'est pourquoi, l'abbé, dans une tonalité franciscaine, écrit que Dieu est Pauvreté, c'est-à-dire toute désappropriation et tout don. Le Père est Pauvreté, le Fils est Pauvreté, l'Esprit est le souffle infini de cet Amour unique qui danse éternellement. Encore une fois, le mot « pauvreté », ici, ne signifie pas manque, mais au contraire cette infinie communication d'un Amour tout donné.

L'humanité de Jésus-Christ, en qui le mystère de Dieu est révélé, est entièrement désappropriée et donnée, comme le Fils est entièrement désapproprié et donné au Père. L'humanité du Christ, Fils de Dieu, est donc pleinement ouverte et offerte ; de ce fait, elle exprime adéquatement, dans sa situation historique, tout ce qui est à révéler du mystère de Dieu.

La structure personnelle de Jésus-Christ, c'est donc l'union parfaite, sans confusion, du Fils pleinement donné dans la Lumière et l'Amour et de l'homme Jésus, tout ouvert à la Lumière du Fils et, du même mouvement, tout ouvert à l'ensemble de l'humanité, communiquant ainsi l'Amour universel de Dieu.

De cette vision théologique, qui exprime avec force le mystère du Christ, Zundel conclut : « La racine de l'œcuménisme est là et sa règle. L'œcuménisme a pour fondement cette désappropriation radicale de l'humanité de Jésus-Christ. L'œcuménisme est inscrit dans la structure même de la personnalité de Jésus-Christ. L'œcuménisme est ce vide qu'il faudrait faire en soi, ce vide total pour révéler Dieu comme la Pauvreté éternelle et comme la Liberté infinie. »

Nouvel Adam

Pour exprimer cet amour de Jésus-Christ, donné à tous les hommes et même à tout le cosmos, Zundel privilégie le titre de Nouvel Adam. Ce titre est suggéré par saint Paul dans Romains 5 (v. 15) : « en Lui, la grâce est répandue sur la multitude ». Et dans 1 Corinthiens 15 (v. 22) : « en Christ, tous recevront la vie ». Autrement dit, l'humanité est ré-inaugurée dans le don infini de la personne toute ouverte et toute donnée de Jésus-Christ. La route de la relation avec Dieu s'était obscurcie, voire perdue ; et, en Christ, la grâce est de

¹⁷ *Ibidem*.

nouveau donnée à tous. L'humanité allait vers la mort ; dans la résurrection du Christ, elle est appelée à une plénitude de vie.

Zundel exprime avec une grande ferveur cette universalité du don du Christ et il découvre, dans une expérience vécue, la force évocatrice de ce titre de Nouvel Adam :

« Ce qui est certain - et ceci est inscrit dans la structure même de la personne de Jésus Christ - c'est que son ouverture est illimitée. Il peut accueillir tous les hommes de toute l'Histoire, car c'est cela qui est sa mission : en récapitulant toute l'Histoire, il a à la revivre en chacun des hommes qui aient jamais vécu, en chacun des hommes qui sont ses contemporains, en chacun des hommes qui viendront jusqu'à la fin de l'Histoire. Cela suppose que Son Humanité a été creusée à une profondeur infinie et, précisément, totalement dépouillée de soi par cette communication, si l'on peut dire, de la Pauvreté infinie qui est la relation désappropriante qui jette éternellement le Verbe dans le sein du Père.

Et c'est pourquoi l'œcuménisme est inscrit dans la Personne de Jésus, c'est-à-dire qu'Il est le seul à pouvoir réaliser l'universel. Nous parlons constamment d'universalité, nous envisageons le genre humain dans son ensemble et nous nommons l'humanité, mais nous savons très bien que cette universalité n'est pas réalisée. Il y a une sorte de parenté incontestable entre tous les hommes. Ils sont rassemblés sous ce titre, ils sont coagulés en quelque manière par leur protoplasme, ils sont tous humains à ce titre parce qu'ils portent les mêmes informations génétiques, mais ils ne sont pas « un ». Des murs de séparation ne cessent de se dresser entre eux, parce qu'ils n'ont pas rencontré un bien commun, un bien universel qu'ils auraient assimilé et qui pourrait les joindre et les faire véritablement « un ».

Jésus porte en Lui cet œcuménisme. J'en ai eu l'intuition à Byblos dans ce champ de fouille qui se trouve au Liban (...). Il y a en particulier un cimetière chalcolithique, qui date de 3500 ans avant Jésus-Christ, où étaient dispersés déjà des squelettes qui épousaient la forme de la jarre d'une manière très émouvante ; on avait l'impression que, dans l'intention de ceux qui avaient enseveli leurs morts, ils voulaient remettre en quelque sorte le mort dans le sein maternel, car le squelette épousait la forme de la jarre en attendant son retour à la vie. Et, devant un de ces squelettes, tout à coup l'idée m'est venue : mais quel rapport y a-t-il entre ce squelette et moi ? Appartenons-nous à la même humanité, à la même Histoire ou bien sommes-nous simplement liés par une succession purement animale et biologique, comme le serait le squelette d'un lion mort pour un lion vivant aujourd'hui ? N'y a-t-il pas d'autre lien entre ce squelette et moi que cette succession biologique ? Appartenons-nous vraiment à la même Histoire ? Sommes-nous d'une certaine manière, contemporains ?

Et tout d'un coup me vint à la pensée que Jésus-Christ, le second Adam, pouvait nous rendre contemporains, qu'en Jésus-Christ nous appartenions en effet à la même Histoire, qu'en Jésus-Christ nous étions compris dans un même dessein, que le temps était en quelque sorte suspendu et aboli et qu'à la table du Seigneur, nous pourrions nous retrouver mystiquement mais réellement, précisément parce que toutes les générations sont rassemblées dans le Seigneur qui n'appartient pas à une

génération, qui n'est pas compris dans la série des générations, mais qui tient toute la chaîne. C'est Lui qui en constitue l'unité, c'est Lui qui est le grand rassembleur, c'est Lui qui, comme on l'a dit merveilleusement, « est chez Lui à l'intérieur des autres¹⁸. »

Aujourd'hui . L'Église

A partir de ces perspectives essentielles, il importe de revenir à la pratique. La question qui se pose alors, c'est la manière dont l'Église est appelée à vivre son rôle, puisque sa mission, c'est précisément de porter la présence vivante du Christ par une communauté vivante.

Zundel pose la question ainsi :

« Il faut que nous retrouvions le Christ ensemble, mais comment le retrouver ensemble avec ces institutions qui diffèrent et qui, d'une certaine manière, s'opposent ? Faut-il sacrifier l'Église pour retrouver Jésus ? C'est une position impossible, parce que nous ne pouvons rien savoir de Jésus-Christ sans l'Église. Il est de toute évidence que nous ne saurions rien de Jésus-Christ sans l'Église. Si Jésus a pris possession de l'Histoire, lui qui n'a rien écrit (par bonheur !), c'est à travers la Communauté qui le rend présent et qui affirme qu'elle est envoyée pour le donner au monde.(...)

Impossible d'atteindre le Christ par d'autres voies que cette Église, cette Communauté et, très particulièrement dans cette Église, à travers ceux qui vivent d'une manière personnelle, exemplaire, le Christ qui est la Vie de leur vie.

Mais comment, alors, s'il nous faut passer par cette Communauté, comment la discerner ? Où se trouve-t-elle ? Je crois que nous faisons un très grand pas si, suivant notre perspective, nous disons : mais l'Église est en avant de nous ! Comme Dieu, comme nous-mêmes : toujours en avant de nous¹⁹. »

« L'Église est en avant de nous » : quelle expression stimulante, géniale même. L'Église est là, aujourd'hui, avec ses grandeurs et ses travers, avec ses divisions et sa quête d'unité, inspirée par l'Esprit ; elle est là et elle porte la Présence du Christ dans sa Parole, dans les sacrements, dans la vie communautaire, dans le service de l'humanité. Mais, en même temps, elle est « en avant », attirée par l'Esprit vers une plénitude de communion avec l'Amour de Dieu et entre les hommes, attirée vers l'unité de la communauté, vers l'unité de l'humanité et même du cosmos. Si elle est « en avant », cela signifie qu'aucune des communautés ecclésiales ne peut se dire parfaite ; toutes sont en tension vers plus de conformité à l'Évangile, vers une relation plus vraie avec l'Amour fou de Dieu. L'Église, dès lors, doit avancer dans l'humilité, dans la repentance parfois, mais aussi dans la confiance que le Seigneur l'habite, l'inspire, lui donne énergie.

Toute faible qu'elle puisse être, toute indigne parfois qu'elle soit, la communauté ecclésiale est nécessaire, pour communiquer le Christ de façon vivante. Zundel l'exprime ainsi :

¹⁸ D'une conférence donnée au Pape et aux cardinaux lors de la retraite au Vatican en 1972.

¹⁹ D'une conférence donnée au Cénacle de Genève le 6 février 1966.

« Dieu nous garde de séparer l'Église et le Christ ; Dieu nous garde de vouloir atteindre Jésus-Christ en dehors de l'Église. Ce serait purement chimérique. Alors, nous nous fabriquerions un Christ avec des fragments du Nouveau Testament reliés arbitrairement dans un portrait qui aurait finalement notre figure.

Mais non, pour atteindre le Christ, il faut justement - puisque c'est la seule voie - entrer dans le témoignage apostolique propagé à travers l'histoire par la succession apostolique, mais recevoir ce témoignage virginalement, en sachant qu'on n'est jamais lié à ceux qui le proposent, parce qu'ils ne peuvent nous le proposer valablement que dans une démission radicale d'eux-mêmes, nous laissant en face de Jésus-Christ au niveau de notre foi et de notre amour, pour aboutir d'ailleurs à la seule conclusion qu'on puisse tirer d'un tel témoignage ou d'une telle rencontre : il s'agit de faire le vide en nous, de faire de nous un espace illimité où le Dieu de pauvreté puisse se respirer et se recevoir²⁰. »

Zundel introduit ici une nuance très importante dans sa vision de l'Église. Elle porte la Présence du Christ, certes, et dans son chemin « apostolique », elle est accompagnée par l'Esprit. Mais ceux et celles qui proposent le Christ le font avec leurs limites, parfois même avec leurs infidélités. Zundel affirme alors que nous ne sommes pas soumis à eux ; c'est le Christ qui importe, en espérant qu'il soit offert sans trop de gauchissements. Autrement dit, l'Église, dans sa vie et son témoignage est nécessaire, mais nous gardons notre liberté de cœur et de jugement vis-à-vis de l'histoire des hommes et des communautés. Ce qui importe, c'est que le Christ soit accueilli dans « l'espace de notre tente », espace appelé à être désencombré et généreux. Et, logiquement, il est hautement souhaitable que ceux qui annoncent le Christ le fassent à partir d'un espace personnel et communautaire qui soit lui aussi désencombré et ouvert à la croissance en amour de tous les hommes. « Aujourd'hui, plus que jamais, le témoignage chrétien ne doit être que cette présence illimitée et offerte qui est la Présence personnelle de Dieu. »

L'Église doit vivre sa mission avant tout au niveau de la personne. On retrouve ici la réflexion de Zundel déjà évoquée : il faut passer du monde de l'objet au monde de la personne. Autrement dit, l'essentiel va être une communication de l'amour du Christ de personne à personne. Les rites, les doctrines, la parole sont très utiles, à certains égards indispensables, mais, s'ils ne sont pas vécus dans cette relation de personne à personne et pour faire grandir la relation personnelle avec le Christ, ils ne sont que « cymbale qui résonne », pour reprendre une expression de saint Paul.

« Si toutes les Églises, je veux dire toutes les institutions que l'on confond trop souvent avec l'Église, en prenant les choses par le dehors au lieu de les prendre par le dedans, si nous étions tous au même point de démission, de désappropriation, si nous renoncions à porter une doctrine et une vérité-objet, si nous nous enracinions sur le plan de la personne qui est un plan de réciprocité où les intimités humaines et divines s'échangent dans la pauvreté infinie de l'Amour, il n'y aurait plus de problème, parce qu'enfin nous serions chrétiens authentiquement et que le Christ serait devenu notre seule et unique respiration. »

²⁰ *Ibidem*.

Dans son souci de la personne, Zundel est d'une sévère logique. Il s'agit d'abord de procurer aux hommes les conditions de possibilité qui permettent de vivre une vie humanisante, généreuse spirituelle. La première condition est que les besoins de base soient satisfaits et que les possibilités de grandir et de créer existent. C'est une mission première de l'Église. Elle doit donc promouvoir une société juste, où tous aient leur chance de grandir comme des personnes libres, selon la noblesse de leur vocation. C'est même, pour Zundel, un pas premier vers l'unité de l'Église... et de l'humanité. Voici comment il l'exprime :

« Bien sûr que réaliser une telle unité n'est pas possible sans changer les structures du monde actuel - les structures économiques d'abord - sans abolir les classes, sans renoncer à cette église de bourgeois qui est une caricature de l'Église, sans faire tomber les barrières qui séparent les employeurs des employés, sans donner à tous les hommes les mêmes chances au départ pour qu'ils se qualifient, selon leurs capacités et leur fécondité au sein de la communauté, pour qu'enfin tous et chacun, traité selon l'honneur que requiert sa qualité de fils de Dieu, puisse, au-delà des besoins physiques satisfaits assez largement, atteindre à l'univers de la personne et y inscrire cette création en avant de lui-même qui est indispensable à l'accomplissement de son humanité²¹. »

Cette Église au service de toutes les personnes, cette Église portant humblement la Présence du Christ, peut être vraiment en marche vers l'unité. La priorité est donc dans le service des hommes, dans l'humilité qui est liée à la générosité.

« Alors, l'Église devient une réalité, cette Église en avant de nous, cette Église que nous sommes, tous et chacun, cette Église en avant de nous qui n'est telle que virginale, c'est-à-dire dépouillée, désappropriée, réduite à l'état de sacrement, de signe vivant de l'unique, qui est le grand Pauvre, dont le visage nous appelle, qui a infiniment besoin de nous parce que, étant l'amour, il ne peut jamais s'exprimer autrement qu'à travers l'amour.

C'est par là que nous arriverons à un œcuménisme authentique, c'est par-là que nous serons universels, que nous n'imposerons rien, que nous ne prétendrons à rien, que nous ne voudrions rien réformer, rien enseigner, car il n'y a pas à enseigner l'amour, ni à enseigner une personne, il y a à la rendre présente dans la totale démission de soi²². »

La priorité n'est donc pas dans l'accord doctrinal, même si cet accord contribue à l'unité, comme les déclarations sur la justification par la foi. La priorité, c'est la relation avec le Christ, dont les doctrines expriment quelque aspect du mystère ou, mieux encore, offrent un chemin pour aller vers la relation intérieure avec Dieu.

« Le Christianisme doit se mettre d'accord non pas sur un corps de doctrines, mais sur cette expérience fondamentale qui est l'expérience de la démission, de l'altruisme fondé sur l'altruisme de Dieu, dans le mystère des trois personnes.

²¹ *Ibidem*.

²² *Ibidem*.

Et, quand je dis qu'il ne s'agit pas d'un corps de doctrines, c'est parce que le dogme chrétien, contenu déjà dans le Nouveau Testament, n'est pas un système de doctrines. C'est un sacrement, c'est l'expression d'une confiance où l'intimité de Dieu se livre à la nôtre, afin que notre vie puisse s'enraciner dans celle de Dieu.²³ »

Pour Zundel, l'œcuménisme est donc christique, en ce sens qu'il est lié essentiellement à l'engagement de chacun en Christ, à l'engagement de chaque communauté en Christ, dans toute la largeur de lumière et de générosité que le Christ invite à vivre et dont il donne l'inspiration et l'énergie.

« Il y a donc dans l'œcuménisme une revendication, je veux dire une exigence qui est intimée à chacun de nous : on n'arrivera jamais à un œcuménisme authentique, à un œcuménisme qui ne soit pas une espèce de compromis diplomatique où l'on tentera d'estomper les distinctions et les différences, on ne surmontera ces différences qu'en revenant à l'essentiel qui est le dépouillement infini de la personne de Jésus-Christ, qui nous apporte une vérité qui est Quelqu'un.

Alors, il est évident que l'œcuménisme christique est un œcuménisme qui doit vivre au cœur de chacun et que l'universalité du Christianisme, c'est une universalité qui passe par le cœur de chacun. C'est dans la mesure où chacun de nous se fait universel que l'Église est catholique dans le sens d'universelle.

La vérité est toujours Quelqu'un. La vérité, c'est le jour qui se lève dans notre esprit quand nous sommes en communion avec une réalité en l'atteignant dans sa racine divine. La vérité ne se laisse pas formuler dans une phrase définitive ou dans une formule définitive.

Il n'y a pas de formule définitive sur le plan du discours. Il n'y a de définitif que ce dépouillement absolu où l'esprit est tout entier un regard d'amour pour accueillir cette Présence qui lui est offerte. La vérité du Christianisme est donc cette présence de l'éternelle Pauvreté qui, se communiquant à nous, étant accueilli par nous, peut se diffuser comme un appel au dépouillement, c'est-à-dire comme un appel à la liberté.

L'universel dont il est question dans l'œcuménisme, cet universel fondé sur la personne de Jésus, et fondé plus profondément sur la vie des trois personnes divines, cet universel ne peut avoir d'efficace que dans la mesure où chacun de nous le vit. Chacun de nous est appelé à être toute l'Église, comme chacun de nous est appelé à devenir Christ.²⁴ »

De la prière

En conclusion, et en forme d'ouverture, voici un beau texte de Zundel sur la psalmodie et la prière. Ce texte, écrit en 1934, contient déjà toutes les idées fondamentales de l'abbé sur les exigences du chemin vers l'unité.

²³ Conférence donnée au Cénacle de Paris le 21 janvier 1973.

²⁴ *Ibidem*.

Il commence par la prière qui est essentielle à l'œcuménisme, puisqu'elle manifeste la relation des personnes et des communautés à Jésus-Christ ou/et au Mystère ineffable de l'amour. Que la même prière résonne partout est déjà une manifestation d'unité.

Mais il est fascinant de lire que la prière de Zundel se fait immédiatement universelle et que l'abbé s'y unit à toutes les religions et à toutes les situations humaines. Cette prière devient aussi la source d'un agir, car elle commande un engagement de bonne volonté – autrement dit d'amour – envers tous les hommes.

Finalement, l'œcuménisme ne saurait être uniquement intra-ecclésial. Universel, il devient dialogue avec les autres religions et toutes les philosophies. Il devient même politique et social pour offrir à tous les hommes des conditions de vie humanisantes. L'œcuménisme, pour Zundel, c'est celui de l'Église « en avant », non pas préoccupée d'elle-même, mais au service de l'amour à partir du trésor de la Parole, des sacrements de la communauté... et surtout à partir de l'énergie évangélique que l'Esprit lui communique.

« La psalmodie est, dans le sens le plus élevé du mot, une musique spirituelle, une musique intérieure, humaine et divine tout ensemble, surnaturelle et mystique (...), un sacrement par lequel s'accomplit la prière du Christ en l'Église, pour la gloire du Père et le salut du monde.

Comment une seule âme pourrait-elle demeurer étrangère à cette intercession, être exclue de cette prière qui est la prière catholique, c'est-à-dire universelle ? Et comment ne tressaillirions-nous pas de joie et d'espérance en pensant qu'à cette heure les mêmes textes ou des textes semblables empruntés au même Livre, retentissent dans tous les monastères et toutes les cathédrales, orthodoxes ou anglicanes, comme ils sont chantés dans tous les temples des chrétientés protestantes, tandis que nos frères Israélites les répètent encore dans la langue de leurs Pères et qui sont aussi les nôtres - sous les murs de Sion.

C'est ainsi que se réalise déjà l'œcuménisme de la prière et que l'unité intérieure est la promesse et l'amorce d'une plus visible unité.

Mais nous ne pouvons oublier, ni les peuples innombrables formés par l'Islam, le Brahmanisme et le Bouddhisme, ni aucun des isolés qui ne se rattachent à aucune Église, qui ne relèvent d'aucune dénomination et qui n'en sont pas moins appelés comme leurs frères - et qui sont déjà, souvent, des fils de l'Esprit. Beaucoup, parmi eux, se désolent de cette dispersion qui livre les énergies humaines à un stérile éparpillement, beaucoup souhaitent une alliance de toutes les forces spirituelles, un front unique de toutes les bonnes volontés contre tout ce qui rend la vie indigne de l'homme et indigne de Dieu, beaucoup n'attendent qu'un appel pour répondre : présent !

Dieu veuille qu'ils sentent combien ces préoccupations sont les nôtres et que nous considérons cette désunion comme un péché, où nous prenons une large part de responsabilité. Et qu'ils nous permettent de leur rappeler que, selon la doctrine de Jésus, la bonne volonté est le seul élément rigoureusement indispensable à la Rédemption de l'homme et de l'humanité.

Si chacun de nous se donne, à chaque pas, à la lumière qui est en lui, s'il fait la vérité, s'il s'attache de tout son pouvoir à faire prévaloir, dans toutes ses entreprises privées et publiques, dans sa patrie autant que dans son foyer, dans ses rapports avec lui-même comme dans ses relations avec autrui, ce qu'avec toute sa sincérité, il croit être le point de vue de l'Esprit, il accomplit, autant qu'il en est capable, son métier d'homme et il fournit la collaboration la plus féconde et la plus nécessaire à l'avènement du Royaume de Dieu, car Dieu est Esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

Ce qui décidera de l'avenir de l'humanité, c'est, pour finir, ce que chacun aura résolu au plus intime de sa conscience. « Toute âme qui s'élève élève le monde ».

C'est par l'intérieur, par un accroissement de vie spirituelle en chacun que se réalisera cette unité à laquelle nous aspirons tous. Car le Royaume de Dieu est au-dedans de nous²⁵. »

Car, regardant tous, de tout notre être, vers la présence de l'Esprit, nous grandirons vers l'unité, par convergence en avant.

Marc Donzé

Table des matières

Préambule	1
Pourquoi Maurice Zundel ?	1
Un questionnement théologique qui engage	1
Expérience	2
Neuchâtel	3
« Extra ecclesiam nulla salus »	4
Angleterre.....	5
Le Caire	5
Vatican II (1962-1965)	7
Quelle fidélité ?	8
La mission de l'Église	10
La structure personnelle du Christ	12
Nouvel Adam	13
Aujourd'hui . L'Église	15
De la prière	18

²⁵ D'une homélie donnée à l'église St-Joseph à Genève en 1934.